

Fiche pédagogique

Le Bannissement

Sortie prévue en salles
en Suisse romande
20 février 2008



Film long métrage,
Russie, 2007

Titre original : Izgnanie

Réalisation :
Andreï Zviaguintsev

Scénario : Oleg Negin, Andreï Zviaguintsev, avec la collaboration d'Artem Melkumjan, basé sur l'histoire « Matière à rire » de William Saroyan

Photographie : Mikhaïl Kritchman

Musique : Andreï Dergatchev, Arvo Pärt

Interprètes : Konstantin Lavronenko (Alex), Maria Bonnevie (Vera), Alexandre Balouiev (Mark)

Distribution en Suisse : Xenix

Version originale russe, sous-titrée français-allemand

Durée : 2h30

Prix d'interprétation masculine (Konstantin Lavronenko), Festival de Cannes 2007

Public concerné : Age légal 12 ans / Age suggéré 16 ans

Résumé

Un homme, sa femme et leurs deux jeunes enfants quittent une cité industrielle pour s'installer dans une vieille maison de campagne, celle du père du mari. C'est l'été. La lumière est douce, le climat aussi. La femme annonce à son mari qu'elle attend un enfant. *"Mais ce n'est*

pas le tien", ajoute-t-elle, pour lui signifier qu'il est un père absent.

Aveuglé par le ressentiment, incapable de dialoguer, celui-ci entreprend de « régler le problème » à sa manière. Il fait appel à son frère, un homme de main de la pègre, pour organiser les préparatifs d'un avortement. Mais rien ne se passera comme prévu...

Commentaires

De quoi parle
« Le Bannissement » ?

« Comme n'importe quel film, il parle de nous tous : de gens beaux et charitables plongés dans des circonstances tragiques et sans issue », répond le réalisateur Andreï Zviaguintsev (né en 1964).

Le réalisateur russe confirme les immenses qualités de son premier long métrage (« Le Retour », 2003, Lion d'or à Venise). « Le Bannissement » a été tourné en Belgique, dans le nord de la France et en Moldavie. Mais toute trace d'identification a été gommée.

S'il s'inspire d'un auteur américain d'origine arménienne, s'il est chargé de spiritualité orthodoxe russe, il atteint aussi à l'universel par le brouillage des repères spatio-temporels. « *Un travail très difficile* », confie le cinéaste. « *La culture matérielle porte forcément le sceau du temps et du lieu* ».

Tout le récit est placé sous le poids d'une menace impalpable, incompréhensible et intrigante jusqu'au bout. Menace qui leste le moindre plan d'une intensité certaine. C'est l'été : les enfants jouent avec les animaux et les petits voisins, un troupeau de moutons passe et repasse... Le cinéaste excelle à osciller entre douceur (des lumières, des

Disciplines et thèmes concernés

Français : Analyse de texte (critique de film) ; rédaction de texte critique

Philosophie : La question du choix moral

Connaissance des religions : Références bibliques et picturales (art religieux)

Arts visuels et éducation aux médias : Composition du plan dans l'écran large du cinémascope

L'usage de la musique pour créer un climat de tension

Le plan-séquence

Le point de vue des enfants sur les adultes (séquence de la jeep)

gestes) et violence (rentrée, celle des adultes...).

Personne, dans le cinéma contemporain, ne semble avoir une conscience aussi aiguë de la manière dont les enfants perçoivent les grands. Voilà un film qui porte le conflit moral au niveau des œuvres majeures de la littérature russe. Un film ouvertement chrétien, qui interpelle le spectateur en prenant les Ecritures à témoin : « *Si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. L'amour ne s'irrite pas. Il espère tout, il supporte tout* ».

Le film gagne en intensité avec une fin à tiroirs, qui oblige le spectateur à réviser complètement son jugement sur ce qu'il venait de voir et croyait comprendre.

De manière étonnante, la critique internationale n'a pas mis en évidence l'aspect le plus subversif du film : en mettant en cause l'aveuglement et les erreurs de jugement du père, « Le Bannissement » mine de l'intérieur les valeurs qui ont porté un autre petit père des Russes au sommet : Vladimir Poutine, aussi carré et inflexible que le protagoniste principal...

Objectifs

- Apprendre (par défaut !) à repérer les signes qui situent un film dans un contexte géographique, culturel, temporel
- Repérer les références bibliques et les références possibles à des tragédies de la littérature mondiale
- Comparer plusieurs critiques (contradictoires) du même film
- Ecrire un texte critique en prolongement du film

Pistes pédagogiques

1) Situer le film :

Sans donner d'indices, demander aux élèves d'énumérer les éléments qui permettent de situer le film au plan géographique et temporel.

Ont-ils deviné les lieux de tournage ? (France, Belgique, Moldavie)

Quelle impression laisse cette indétermination ? Quelle était l'intention de l'auteur ?

Signaler que les écriteaux français ont été gommés à l'ordinateur dans le bar. L'équipe du film a rendu indistincte l'architecture, les panneaux, les numéros d'immatriculation, les marques de voiture. Elle a imité les billets de banque finlandais, etc. Elle a recouru

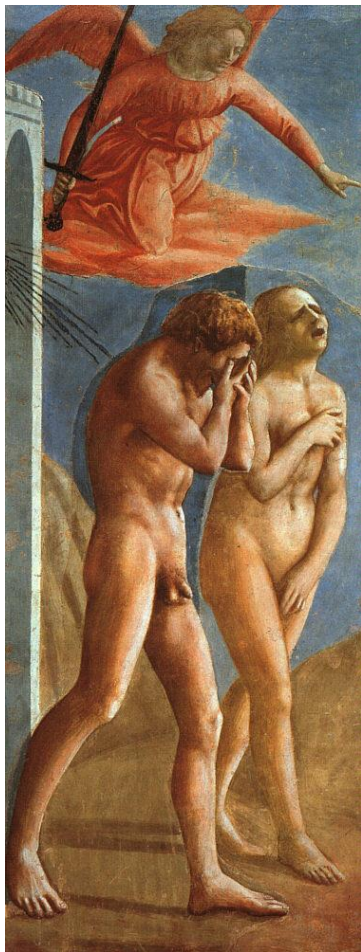
à une actrice norvégienne (Maria Bonnevie) dans un casting russe.

2) Repérer les références bibliques et picturales

A quels événements font écho les péripéties du film ? On pourra citer au moins :

- le sacrifice d'Abraham
- l'annonciation et la grossesse « inexplicable » de Marie
- la jalousie entre Caïn et Abel. Le remords après le geste fatal.

Au plan pictural, on pourra s'intéresser à « **L'Annonciation** » de Leonardo da Vinci (dont la représentation figure dans le film, dans le puzzle reconstitué par les enfants) et à « **Adam et Eve**



chassés du paradis » de Masaccio. Voir reproductions ci-dessous.

Quels éléments du film se retrouvent dans ces tableaux ? (décor, blondeur, abstraction, symbolique...)

3) Comparer trois critiques du film

Distribuer aux élèves des copies des textes parus dans :

- Libération
- La Croix
- Télérama

A partir de ces textes (fournis en annexe), **demandez aux élèves de repérer les éléments jugés**

positifs, les éléments jugés négatifs. Desquels se sentent-ils les plus proches ?

Qui a le mieux saisi et retranscrit l'atmosphère du film ?

4) Rédiger la critique du film

En lieu et place de l'activité no 3, on peut proposer ceci : chacun essaie de retranscrire au plus près ce qu'il a ressenti en voyant le film. Il ou elle met en évidence ce que le réalisateur a réussi à faire et ce qu'il a moins réussi.

Donner pour consigne aux élèves de donner leur interprétation personnelle du dernier plan du film (les moissonneuses qui chantent).

Pour en savoir plus

Dossier de presse du film :

http://www.festival-cannes.com/assets/File/Web/press_release_assets/bannissement_pdf.pdf

Sur la rédaction d'une critique de cinéma :

http://www.e-media.ch/dyn/bin/1117-2519-1-fiche12_rediger_critique_film.pdf

Christian Georges, collaborateur scientifique, Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP), Neuchâtel, février 2008



Annexes : Trois critiques du film « Le Bannissement »

«Le Bannissement», somptueuse tragédie biblique

Andreï Zviaguintsev, le jeune auteur russe du «Retour» (2003) signe un nouveau long métrage époustouflant, interrogation spirituelle nourrie de références bibliques

Avant *Le Bannissement*, il y eut *Le Retour*. C'est avec ce premier film qu'Andreï Zviaguintsev sidéra la critique internationale en 2003. Le jeune auteur russe se fit connaître cette année-là en décrochant le Lion d'or à la Mostra de Venise. Depuis, *Le Retour*, œuvre de toute beauté évoquant la quête du père, a reçu une pluie de distinctions dans les festivals du monde entier. Quatre ans après, son second film concourt pour la Palme d'or 2007.

Applaudi dix minutes par le public à l'issue de la présentation du *Bannissement* en compétition officielle, Andreï Zviaguintsev a d'ores et déjà montré que la réussite du *Retour* n'était pas qu'un heureux hasard. Le cinéaste, 43 ans, signe à nouveau une œuvre sublime. D'une maîtrise formelle époustouflante, d'une grande profondeur de questionnement, ce film, ample par sa durée (2 h 30) et son propos, a tout à coup élevé le niveau du festival en même temps que son public.

Le Bannissement est d'abord un choc visuel. Comment évoquer ce nouveau long métrage sans célébrer la force de ses images magnifiquement composées, de ses déplacements de caméras aussi précis que subtils, de ses choix de paysages et de décors mus par un principe de sobriété absolue, de ses lumières juste assez irréelles ?

Dévoiler plus avant le récit serait faire injure à ce film

Dans les rôles principaux, les acteurs russes Konstantin Lavronenko (le père), Alexandre Balouiev (le frère) et la comédienne de théâtre Maria Bonnevie (la mère) offrent à leurs personnages une densité rare.

Librement adapté d'une nouvelle de William Saroyan, *Matière à rire*, le film met en scène un couple et leurs deux enfants, quittant la ville pour un séjour à la campagne. Là, au milieu des collines paisibles, entre l'âtre et le broc, s'ébauche une harmonie familiale aussitôt brisée par une révélation.

Calmement, alors que les enfants sont montés se coucher et qu'au dehors s'étend la pénombre, la femme annonce à son époux qu'elle attend à nouveau un enfant et qu'il n'est pas de lui... Dévoiler plus avant le récit serait faire injure à ce film exigeant, qui se déploie lentement.

Guidé par une constante recherche d'universalité, Andreï Zviaguintsev, qui a tourné en Moldavie, en Belgique et dans le nord de la France, a voulu effacer les références géographiques, envisageant même un moment de faire dire les dialogues dans une langue morte plutôt qu'en russe !

« Mes racines, mon sang »

Tourné vers la mythologie et les grands textes fondateurs, il installe dans cette maison du bout du monde, posée en surplomb d'un ravin, une impressionnante tragédie, nourrie d'évidentes références bibliques. Amour, filiation, fatalité, faute, vie et mort... *Le Bannissement* entraîne peu à peu le spectateur jusqu'au noyau dur de tout questionnement spirituel : l'espérance, la foi, la transcendance – ou non – du cycle naturel de la vie.

On ne s'étonnera pas qu'Andreï Zviaguintsev avoue être inspiré par le cinéma de son compatriote Tarkovski : « Mes racines, mon sang », avoue-t-il. « La lourde tâche du cinéaste, du créateur en général, consiste à essayer de rendre visible l'invisible, confie-t-il. Ce qui se voit est temporel. Ce qui ne se voit pas est éternel. Pour rendre les choses visibles, il faut les développer, comme on révèle une pellicule en la plongeant dans un bain chimique. » Et de citer Robert Bresson : « On ne peut pas voir le vent, mais on peut sentir qu'il existe en observant la surface de l'eau ou les feuilles de l'arbre. »

Le «Bannissement» révélé

Western. Prix d'interprétation à Cannes, le deuxième film, complexe, du Russe Zviaguintsev.

Par PHILIPPE AZOURY

LIBERATION : mercredi 6 février 2008

Le *Bannissement* d'Andreï Zviaguintsev avec Konstantin Lavronenko, Maria Bonnevie... 2 h 30.

Successeur d'un premier film surestimé (*le Retour*), *le Bannissement* a reçu à Cannes sa volée de bois vert. L'écho critique lui a reproché d'être complaisant avec la durée, d'abuser du bras de fer avec le spectateur, de s'être perdu dans une démonstration de savoir-faire. Coupable d'être en lice la même année avec un Reygadas abusif et un Bela Tarr au summum de son propre système extatiquo-dépressif, Zviaguintsev a pris sa raclée avec les autres. En faisant le ménage dans notre mémoire embuée, on devrait même pouvoir se souvenir d'un imbécile heureux tout en eau, s'ébouriffant en déclarant qu'«à ce rythme-là, c'est tout le cinéma qu'on assassinait».

Maladresse. Quand on découvre le film ici, loin du bruit et de cette réputation de tue-l'amour professionnel, cette colère s'avère absolument inexplicable. Si l'accusation d'ennui devait s'appliquer au film, elle ne concernerait que sa première demi-heure effectivement pesante, fabriquée. Sa maladresse s'explique toutefois par une volonté forcenée d'installer un climat en sous-estimant son propre talent à dire les choses en un plan. Ce manque de confiance en sa propre puissance démontre chez le cinéaste sibérien un tempérament en tout point contraire à sa soi-disant prétention maniériste voulant à tout prix nous en foutre plein la vue. Si cette suite de temps morts lui était nécessaire, c'est pour que soit décrite la situation sans retour d'un couple qui ne connaît aucune complicité, et dont l'absence de communication explosera en une phrase lancée comme une bombe : «*J'attends un enfant, et il n'est pas de toi.*» A partir de quoi, le film dévoile son pouvoir d'auscultation.

Sans doute les choses auraient été plus simples si le cinéaste avait pris la peine d'expliquer en quelques mots que *le Bannissement* était un western, et le nord de l'Europe son Kansas (le film a été tourné en partie en Belgique et dans le nord de la France, tout en effaçant toute identification possible). Pourquoi un western ? Parce que Andreï Zviaguintsev dépeint les liens entre les hommes sous l'angle coupant du problème moral, pose dans toute sa brutalité la question du choix et regarde avec férocité comment l'être humain opte toujours pour la pire des solutions possibles.

Les westerns valorisaient l'héroïsme et mythologisaient à grands frais sur une certaine fierté virile. Ce film - féministe dans sa façon de montrer l'homme comme pure déception - met ces valeurs à bas. L'aveuglement, le campement sur ses positions, l'assurance du mari d'avoir raison constituent son point d'attaque, *le Bannissement* travaille de l'intérieur à dénoncer toute inertie morale. Ceux qui l'ont accusé de hiératisme n'ont pas vu que ses images reposent sur un système dont il envisage à la longue la liquidation. Sans doute y a-t-il plus amusant comme spectacle que cette leçon de tarkovskisme acerbe, mais n'y voir que pesanteur, quand au contraire le film bouscule les idées arrêtées et gagne en intensité au long de sa progression, laisse songeur.

Contre-pied. Le jury de Cannes avait choisi, à la surprise générale, de récompenser l'acteur Konstantin Lavronenko d'un prix d'interprétation. Choix judicieux, qui prend le contre-pied de ne pas accorder au cinéaste le seul talent de la composition plastique, en démontrant à quel point sa mise en scène parie entièrement sur l'acteur, l'engage à jouer contre le plan.

L'immobilisme des hommes est le constat de départ à partir de quoi *le Bannissement* laisse courir la situation jusqu'à sa dissolution logique. Cela ne signifie pas chez les acteurs un jeu accablé, mais au contraire une évolution, dut-elle passer par des erreurs, par un sens de la dureté qui n'empêche pas le renversement ou la révélation, certes amère et tardive. *Le Bannissement* est adapté d'une nouvelle de l'Américain William Saroyan, qui a pour titre *Matière à rire*.

Critique du magazine « Télérama », 6 février 2008

Où était le réalisateur ces quarante dernières années ? Sur Mars ? Dans un abri nucléaire ? *Le Bannissement* donne l'impression d'être un film exhumé, datant de l'ère tarkovskienne. Retrouver une forme d'innocence perdue vis-à-vis de la tragédie et du Cinéma avec un C majuscule, tel semble être l'enjeu. Pour relever le défi, l'auteur du *Retour* (2003) choisit des paysages difficiles à situer (en Russie ou sur l'île suédoise de Faro ?) et une époque incertaine, tantôt rétro, tantôt contemporaine. Dans une vieille et grande maison perdue, une famille tente de profiter encore de quelques moments de bonheur avant qu'il ne soit trop tard.

Cette catastrophe annoncée, c'est bien le problème du film. De la messe musicale aux silences très bavards, tout ici suinte une solennité empesée. Les acteurs - surtout Konstantin Lavronenko, Prix pour le moins intempestif d'interprétation masculine à Cannes - ne desserrent pas les dents, font une gueule d'enterrement. Peu de regards et de respirations qui ne soient synonymes d'absolu. Epure rime ici avec enflure - même l'intérieur de la simlidatcha rappelle les photos d'un magazine de déco. Un dernier mot : le film est librement inspiré d'une nouvelle de William Saroyan, intitulée Matière à rire. On ne l'a pas lue, mais au vu de son titre, on peut dire que le film a au moins réussi sa trahison.

Jacques Morice